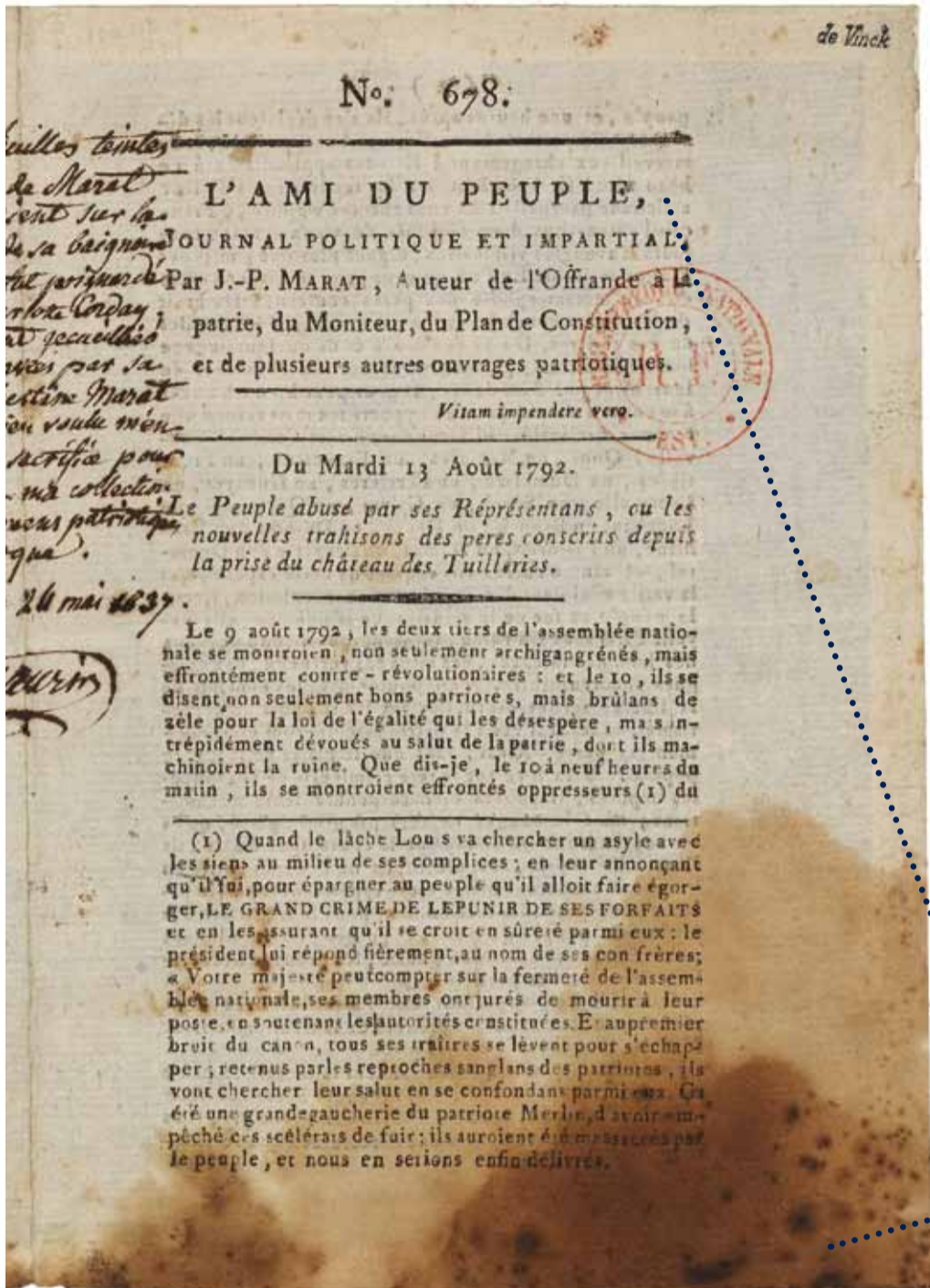


LIBERTÉ DE LA PRESSE ?



L'Ami du Peuple, 13 août 1792, n° 678

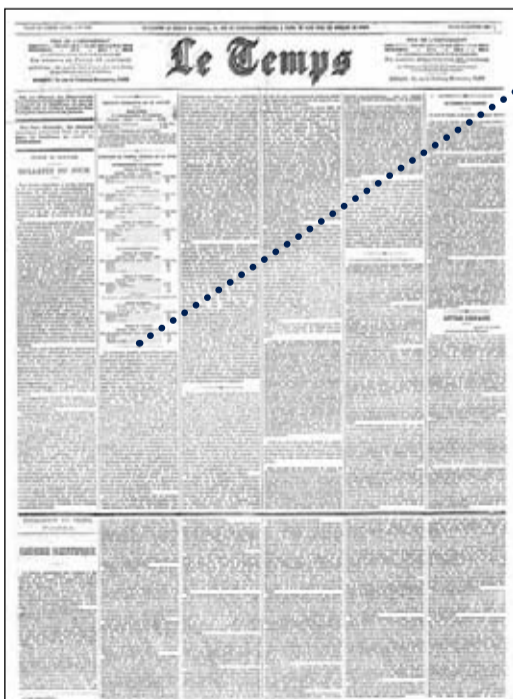
La presse, souvent qualifiée de « quatrième pouvoir », contribue à faire vivre les démocraties et à renverser les régimes soumis à la dictature. Depuis leur apparition en France au XVII^e siècle, les journaux sont surveillés par les autorités politiques. Censure, interdiction, saisie des journaux sont récurrentes dans l'histoire de la presse en France. Ce n'est qu'à partir de la loi du 29 juillet 1881 qu'est reconnue la liberté de la presse en France.

« La liberté politique n'a point de meilleur arsenal que la presse. »

CAMILLE DESMOULINS

La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 instaure en France la liberté d'expression. De nombreux journaux d'opinion comme *L'Ami du Peuple* voient alors le jour. Cette liberté est de courte durée : La Terreur en 1793 marque le retour de la censure. Cet exemplaire taché du sang de Marat, témoigne des risques extrêmes qu'on court à rendre publiques ses opinions.

FEUILLETER UN ALBUM CONSACRÉ AUX JOURNAUX ET GAZETTES DE L'ANCIEN RÉGIME À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE



Le Temps, 25 janvier 1881, n° 7218

« La Chambre aborde, aujourd'hui, la discussion du projet de loi sur la presse, depuis si longtemps en préparation... la future loi doit reposer sur ce principe qu'il n'y a pas de délit spécial de presse, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de délit d'opinion. Sur toutes choses, qu'il s'agisse de questions gouvernementales ou religieuses ou philosophiques ou économiques, chaque citoyen doit pouvoir dire ce qu'il pense. »



Charlie Hebdo, 23 novembre 1970, n° 1 © Charlie Hebdo, 1970

L'hebdomadaire *Charlie Hebdo* est lancé en novembre 1970 suite à l'interdiction d'un autre journal satirique, *Hara-Kiri*. Par décision de justice, un journal peut donc être condamné, saisi ou interdit. Depuis 1881, la liberté d'expression est encadrée au nom de la sûreté de l'État ou pour empêcher la diffamation, le racisme ou l'atteinte à la vie privée.

LA PRESSE ET L'ARGENT



À partir de 1836, la presse élargit progressivement son lectorat et devient une industrie qui attire le monde de la finance. Le succès d'un journal dépend de sa capacité à répondre à la demande de la clientèle et à séduire les annonceurs : la publicité constitue un mode de financement incontournable. Les journaux deviennent de grandes entreprises prospères à l'exception de certains titres de presse d'opinion qui se battent pour conserver leur indépendance.

« Mon fauteuil vaut trois trônes »

MAURICE BUNAU-VARILLA, homme d'affaires et directeur du *Matin*

Parmi les grands noms de l'histoire de l'imprimerie gravés sur cette frise, Marinoni fait figurer son propre nom !

La réussite d'Hippolyte Auguste Marinoni est révélatrice des « self made men » de la presse du XIX^e siècle : cet ancien apprenti devient entrepreneur, fabricant de rotatives, puis patron du *Petit Journal* en 1882.

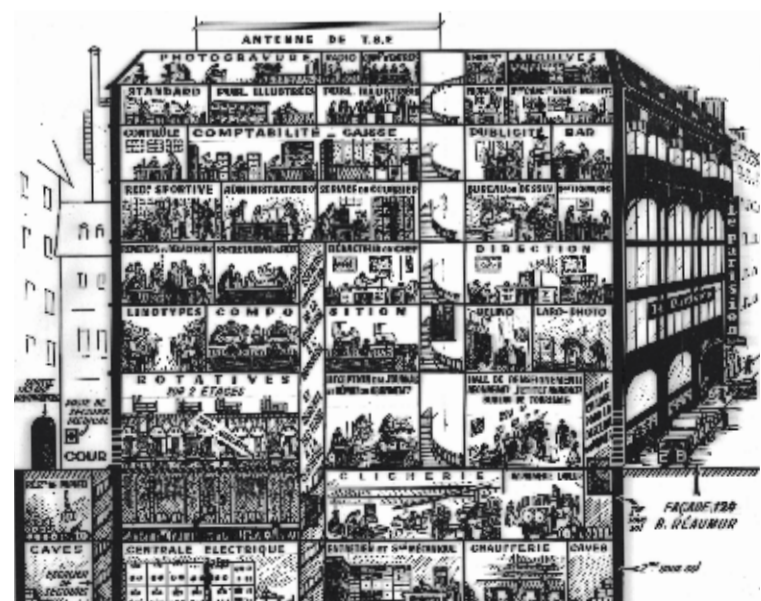
Le Petit Journal – supplément illustré, 2 juin 1901, n° 550, page 5

De plus en plus contrôlés par des groupes extérieurs (secteur du luxe, banque, fournisseur d'accès à internet...) rares sont les journaux qui disposent d'une réelle indépendance économique. Des sites tels que *Mediapart* tentent de résoudre ce problème grâce à une politique d'abonnements en ligne.



Page d'accueil du site *Mediapart*, 10 juillet 2012 © Mediapart, 2012

À la fin du XIX^e siècle, les journaux acquièrent de splendides immeubles en centre ville. Symboles de leur puissance financière et de leur influence sur l'opinion, ils abritent l'ensemble des services du journal, de la rédaction à l'impression.



Coupe de l'immeuble abritant *Le Parisien libéré* au 124, rue de Réaumur à Paris, 1948

Archives *Le Parisien* – Aujourd'hui en France

EXPLORER L'IMMEUBLE

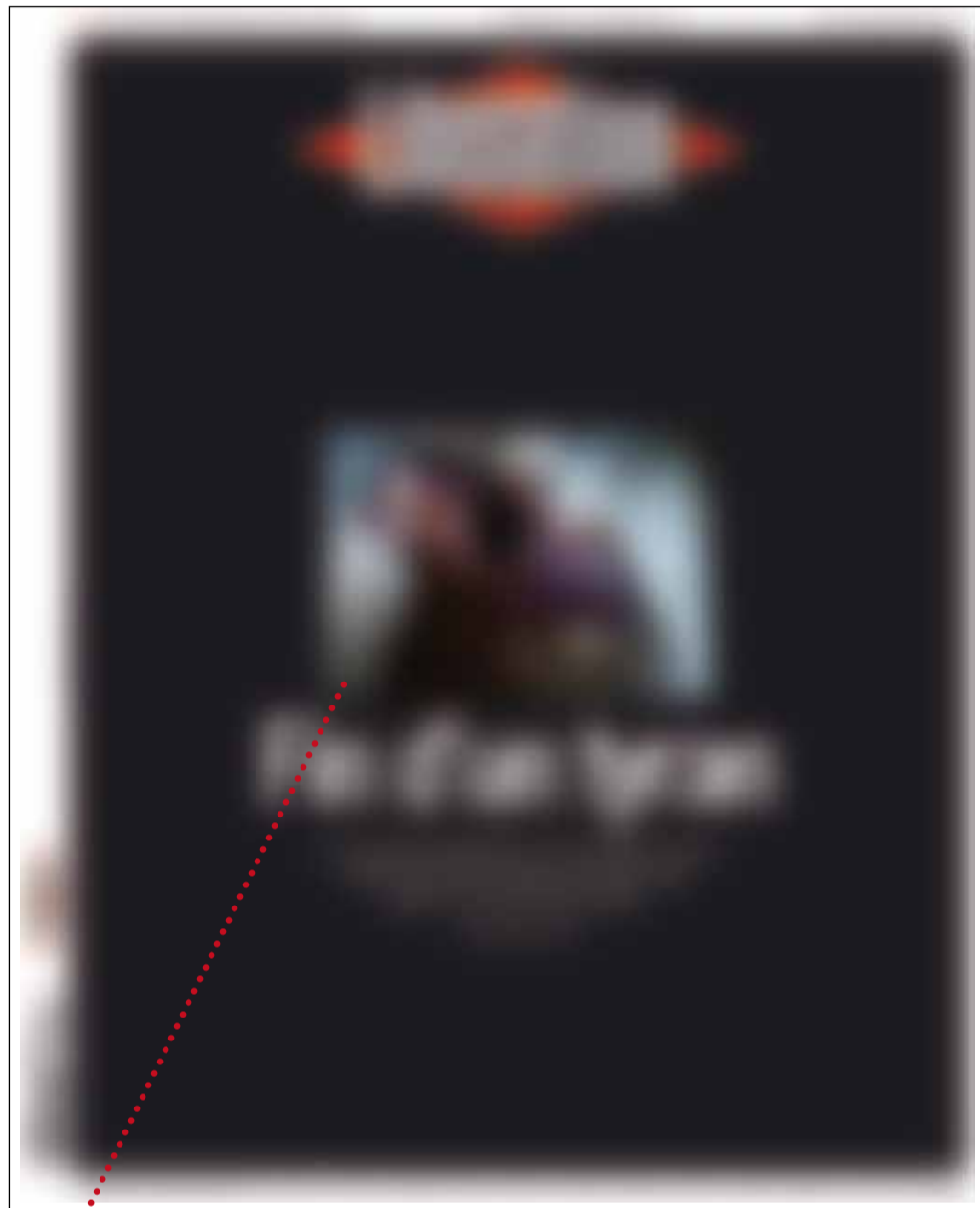


LA VÉRITÉ PAR L'IMAGE ?

Dès les débuts de la photographie, la presse tente d'utiliser ce nouveau support de l'image pour mieux rendre compte de la réalité, mais des difficultés techniques liées à l'emploi de ce procédé moderne obligent à prolonger l'emploi de la gravure. À la fin du XIX^e siècle, les journaux publient de plus en plus de photographies mais, images de mauvaise qualité, elles doivent souvent être retouchées pour être plus lisibles. Aujourd'hui encore, la plupart des photographies publiées dans la presse sont retravaillées, ce qui pose la question de la vérité de l'image.

« Les images, faites pour raconter des histoires, restent les piliers d'angle de tout ce que nous désirons comprendre du monde. »

HANS BELTING,
historien d'art et anthropologue



Libération, 21 octobre 2011, n° 9468
© Libération, 2011

Capture d'écran d'une vidéo : les indicateurs d'amateurisme (flou et cadrage hâtif) ne suffisent pas à authentifier la mort du chef lybien. Une image ne dit pas la vérité : il faut recouper ce qu'elle met en scène avec d'autres informations.

Après avoir révélé que la photo de Ben Laden mort était fautive, l'agence de presse AFP a pris soin d'authentifier cette image du cadavre de Kadhafi, avant sa diffusion, grâce à son correspondant sur place.

Pendant la guerre de 1914-1918, *Le Miroir* préfère publier des photos prises par des soldats plutôt que celles communiquées par l'armée, a priori plus proches de la réalité du front. Pendant le printemps arabe en 2011, la presse publie aussi beaucoup de photos d'amateurs.

« Le Miroir paie n'importe quel prix les documents relatifs à la guerre, présentant un intérêt particulier. »



Le Miroir, 8 octobre 1916, n° 150



Grand journal populaire, *L'Illustration* utilise abondamment l'image pour illustrer l'actualité. Sur cette gravure d'après daguerréotype (ancêtre de la photographie), le dessinateur a rajouté des personnages et des nuages, absents de l'image originale. Le temps de pose des daguerréotypes ne permettait pas de saisir des sujets en mouvement.

L'Illustration, 1^{er}-8 juillet 1848,
n° 279-280, p. 276
© L'illustration

Texte ou image?

Aujourd'hui l'image est reine. Mais autrefois, il était techniquement difficile d'insérer

« Paris-Soir *devra être vu avant d'être lu.* »

Slogan de *Paris-Soir*,
2 mai 1932

des images dans le texte typographique. La presse écrite a donc dû faire preuve de créativité pour attirer l'œil du lecteur.

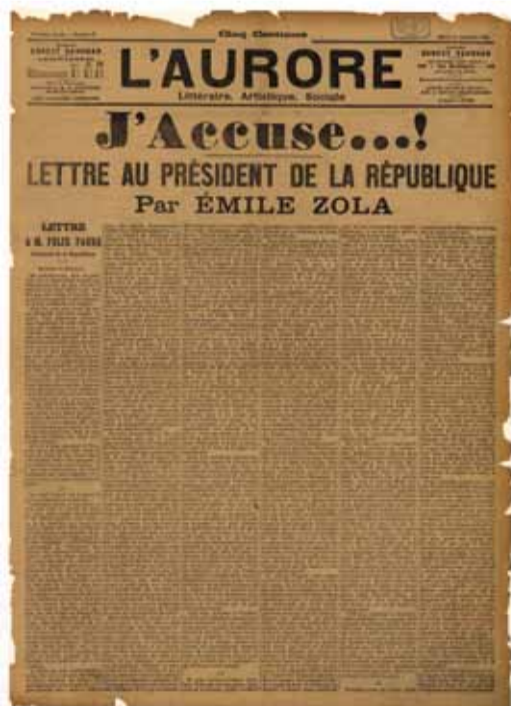
Par le seul concours de la typographie, le texte imprimé peut influencer sur la perception du lecteur.

Accusé de calomnier la justice, *Le Charivari*, journal de caricatures, est forcé de publier sa condamnation (prison, amende et interdiction de commenter les séances de cour d'assises pendant un an). Il obéit en créant, avec le texte même de son accusation, une image qui caricature le roi Louis-Philippe, dont le visage apparaît en forme de poire.

« Je voulais faire un grand affichage et attirer l'attention du public. »

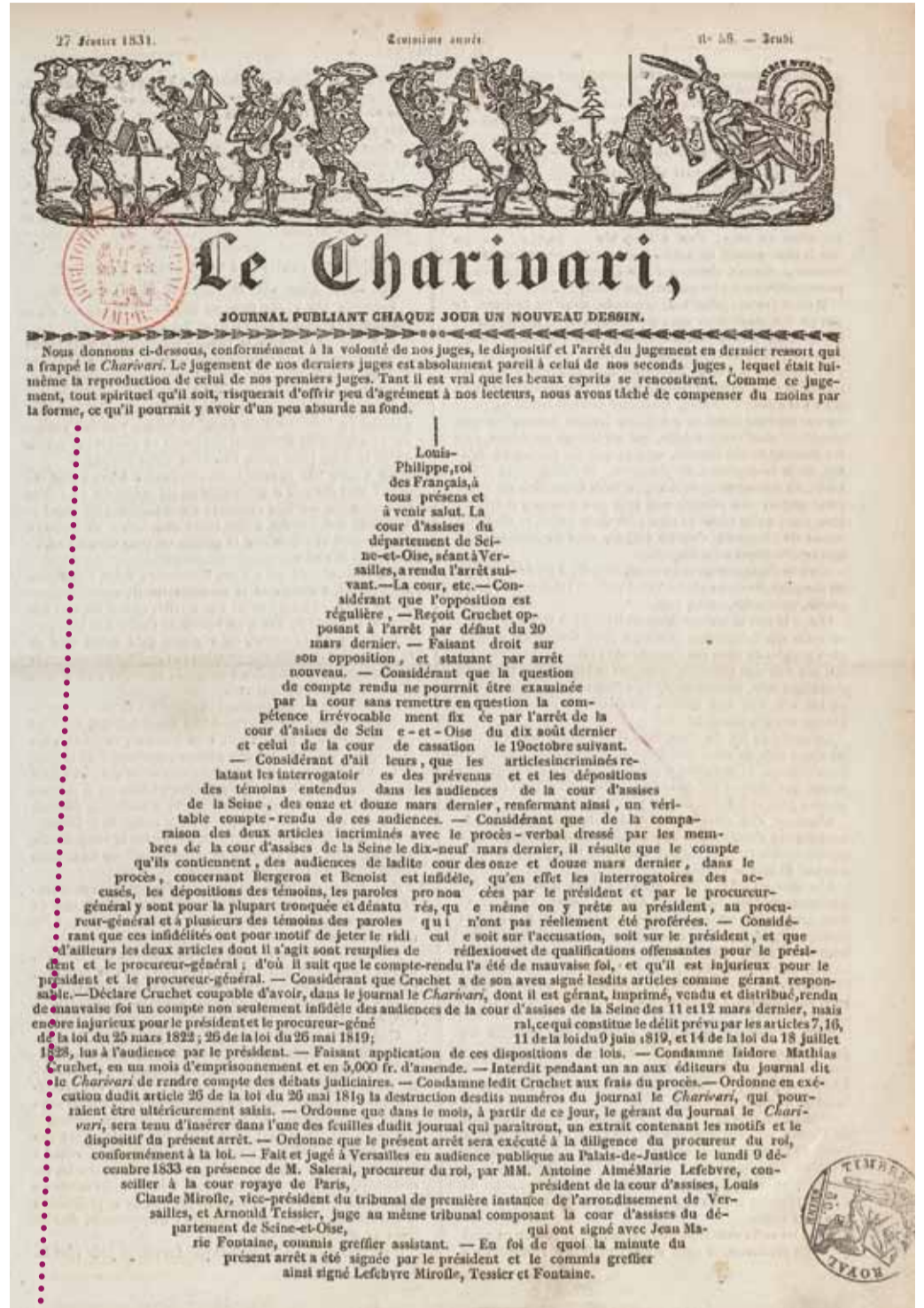
ERNEST VAUGHAN, patron de *L'Aurore*

Zola prend ici la défense du capitaine Dreyfus, injustement accusé de trahison. Clemenceau, directeur du journal, affiche en titre le célèbre « J'accuse...! ». Sa taille inhabituelle et ses lettres grasses, empruntées au registre publicitaire, créent un choc tel que 200 000 exemplaires sont vendus dès les premières heures de parution.



L'Aurore, 13 janvier 1898, n° 87

ZOOMER SUR LA UNE ET LIRE L'INTÉGRALITÉ DE L'ARTICLE



Le Charivari, 27 février 1834, n° 58

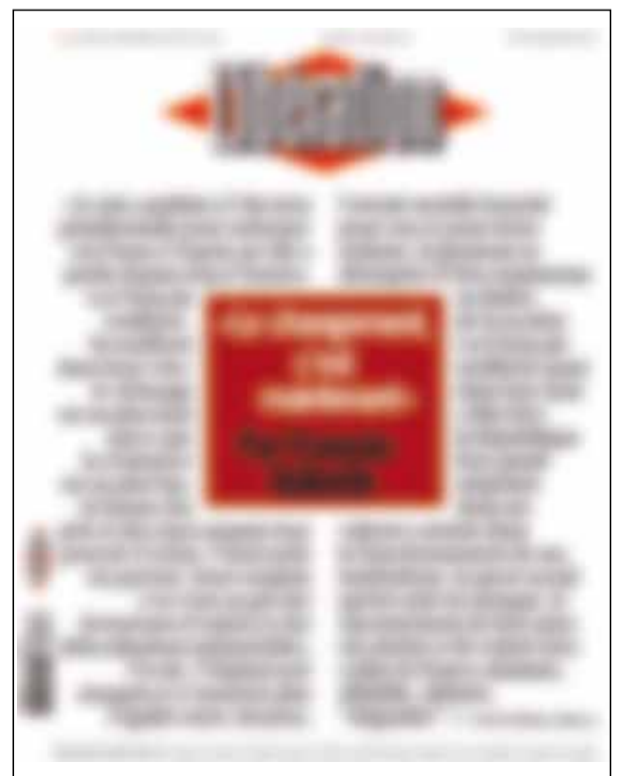
« Comme ce jugement (...) risquerait d'offrir peu d'agrément à nos lecteurs, nous avons tâché de compenser du moins par la forme, ce qu'il pourrait y avoir d'un peu absurde au fond. »

ZOOMER SUR LA UNE



Libération, en réaction à la réduction fréquente du débat politique à des petites phrases, décide de redonner du volume au discours politique. Le rédacteur en chef rappelle que dans un journal, *tout (y) est écrit noir sur blanc*. Sans image, l'écriture politique reprend toute sa place dans le journal.

Libération, 3 janvier 2012, n° 9531
© Libération, 2012



L'EXPLOIT À LA UNE



Concours de l'athlète complet organisé par *Le Journal* au jardin des Tuileries. Photomontage original retouché à la gouache, d'après photographies non créditées, 16 juin 1913

Les rubriques sportives apparaissent au milieu du XIX^e siècle dans des journaux qui privilégient les loisirs et un large public. La rencontre sportive, souvent créée par des journaux (comme le Tour de France en

« Le journaliste sportif, à l'instar du correspondant de guerre, possède le privilège de se sentir davantage un participant qu'un simple témoin ou dégustateur. »

ANTOINE BLONDIN

1903), assure un rendez-vous régulier avec les lecteurs. La couverture en temps réel des

faits sportifs répond à trois défis : *physique* (exploit du héros), *technique* (télétransmission, impression) et *artistique* (prise de vue, mise en page).

Le retoucheur-photo détoure les sujets sur des fonds clairs et tente de donner du relief aux musculatures !

La difficulté pour la photographie de capter l'instantané est contournée par les photomontages. Ceux-ci sont élaborés par le directeur artistique (métier apparu en 1898) : collages et retouches accentuent le mouvement et mettent en valeur les visages et les corps marqués par l'effort.



ZOOMER SUR LA UNE DE L'ÉQUIPE DU 23-09-1948

Le cycliste n'est pas représenté ici en plein effort. Dans la presse de la fin du XIX^e siècle, les gravures (parfois d'après photographies), illustraient les courses avec de simples vues des paysages traversés (sans les sportifs), avec des scènes posées à l'arrivée, ou même prises avant la course.

« Le supplément illustré en couleurs est heureux de pouvoir vous donner un portrait très soigné de l'infatigable coureur. »

Rubrique « nos gravures » du *Petit Journal* n° 44, page 7



Le Petit Journal – supplément illustré, 26 septembre 1891, n° 44

Avec la concurrence de l'image filmée célébrant l'athlète en action, l'un des défis du magazine sportif est de proposer une image inédite des athlètes. Le photographe adopte le point de vue du sportif et s'immerge ainsi au cœur du jeu. En plaçant sa caméra à hauteur des jambes, il approche la sensation du corps humain en pleine course.

L'Équipe, 18 juillet 1994, n° 14 992 © L'Équipe, 1994



Vie privée, VIE PUBLIQUE ?

Sous l'Ancien Régime, les faits et gestes de la Cour remplissent la Gazette. Au XIX^e siècle, les rubriques de mondanités parlent, au côté des princes et princesses, des vedettes du théâtre ou de l'opéra, des champions de compétitions sportives, mais aussi des hommes politiques. La presse a le pouvoir de transformer toute personne publique en véritable « star », au risque de faire apparaître la société et la vie politique comme un pur spectacle.

« Aux lecteurs du "Figaro" amateurs de photographies...

Envoyez-nous Marlène Dietrich mangeant des crevettes ou Maurice Chevalier avec un casque colonial ou tel autre visage connu de tout le monde que vous aurez surpris au cours de vos vacances. »

Le Figaro, 6 août 1937

Les paparazzi ? **« Des jeunes avec un profil de fouineur, souvent assez astucieux et intéressants à écouter, quoi que l'on pense de ce qu'ils font. »**

MICHEL GUERRIN,
journaliste au Monde

Même De Gaulle n'a pu se soustraire aux paparazzi. Jean-Pierre Bonnotte « planque » sur sa route pendant ses vacances en Irlande. Cette photo, publiée à nouveau dans de nombreux journaux à l'annonce de sa mort, présente l'homme d'État sous un jour inhabituel.



Jours de France, 23 novembre 1970, n° 831
Photographie de Jean-Pierre Bonnotte – Agence Gamma © Jours de France, 1970



Paris Match, 11 septembre 1997, n° 2520
© Patrick Demarchelier/Courtesy Harper's Bazaar

La mort de la princesse Diana dans un accident de voiture crée la polémique : les paparazzi qui la poursuivaient sont-ils coupables ? Cette fin tragique dramatise, dans un raccourci saisissant, la complexité du rapport entre médias et célébrités.



Télérama, 2 octobre 1960, n° 559
© Télérama, 1960

Télérama « monte » en une la photo de l'américaine Jean Seberg, devenue célèbre avec d'autres acteurs comme Belmondo, grâce au cinéma de la Nouvelle vague. Cet hebdomadaire culturel, loin d'être un journal « people », s'intéresse pourtant à la personnalité des stars.

« Qui est Jean Seberg qui tourne actuellement La Récréation ? »

LE DRAME AU QUOTIDIEN



Accidents, attentats, drames familiaux, crimes... les faits divers font la une des journaux depuis la fin du XIX^e siècle. Ils fascinent les lecteurs et permettent aux journaux de multiplier les ventes. Les journalistes doivent souvent pallier le manque d'informations pour évoquer ces histoires en détail. Une autre façon de traiter cette actualité est la chronique judiciaire : les journalistes mènent alors des investigations et suivent les procès pour observer, au-delà des faits divers, les phénomènes sociaux et les dimensions humaine et historique de ces événements.

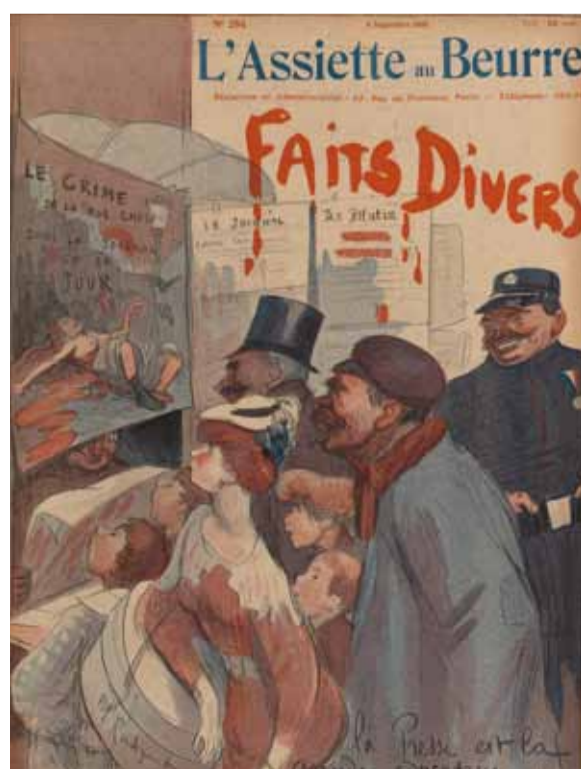
« Le rédacteur chargé dans chaque journal de ce qu'on est convenu d'appeler la cuisine doit apporter une attention toute particulière dans le choix et la confection des faits divers, sorte de beurre et de radis du repas quotidien servi aux lecteurs. S'il ne sait pas raconter avec détail un assassinat, décrire minutieusement une exécution, il est perdu. »

PIERRE LAROUSSE,
Grand Dictionnaire universel
du XIX^e siècle

Cette une du *Petit Journal* met en scène l'accès de folie criminelle d'un boucher à Paris. C'est une composition mélodramatique qui vise à impressionner le lecteur. L'illustrateur n'ayant pas été le témoin de cette scène, on peut douter de la véracité des détails.

Le Petit Journal – supplément illustré
2 juillet 1892, n° 84

VOIR L'INTÉGRALITÉ
DE L'ENTRETIEN AVEC
BENOÎT PEYRUCQ



L'Assiette au beurre
8 septembre 1906, n° 284,
dessin de M. Radiguet

L'étalage de faits divers sordides aboutit à une dérive, dénoncée dans cette une de *L'Assiette au beurre*. Les journaux eux-mêmes protestent contre l'idée d'un journalisme exclusivement attiré par le sexe et le sang.

Les dessins de prétoire donnent à voir les accusés et les victimes en remplaçant la photographie, interdite dans les salles d'audience. Des dessinateurs comme Benoît Peyrucq croquent d'une façon vivante et sobre les acteurs de grands procès.

Dessin couleur,
crayon et aquarelle
de Benoît Peyrucq,
procès Clearstream,
Paris, 22 septembre 2009
Collection particulière
© Benoît Peyrucq



ENQUÊTES de TERRAIN

Les grands reporters ne cherchent pas le scoop, ils s'installent sur le terrain et prennent le temps d'appréhender en profondeur certaines réalités sociales. Ils s'immergent dans des milieux parfois difficiles d'accès pour rendre visibles les conséquences des crises économiques et des décisions politiques sur la vie quotidienne. Ces articles de fond se transforment parfois en livres et font d'interventions fragmentées, des récits continus à valeur littéraire.

« La crise, on ne parlait que de ça, mais sans savoir réellement qu'en dire. (...) J'ai décidé de partir dans une ville française où je n'ai aucune attache pour chercher anonymement du travail. (...) Cette quête a duré presque six mois. »

FLORENCE AUBENAS, préface à *Quai de Ouistreham*, Éditions de l'Olivier, 2009

En 1949, Henri Cartier-Bresson part en Chine pour faire un grand reportage en images qu'il publie dans *Paris-Match*. Il cherche à capter ce qu'il nomme l'« instant décisif » dans ses photographies. La tension d'un tournant politique s'y révèle : les communistes vont prendre le pouvoir.



Paris-Match, 29 mars 1949, n°1
« Panique à Shanghai », reportage et photographies de Henri Cartier-Bresson
© Scoop/Paris Match et Henri Cartier-Bresson/Magnum Photos



En 1929, Georges Le Fèvre entreprend pour *Le Journal* une grande enquête sur le chômage et la misère à Londres, Berlin et Paris. Pour raconter la vie de ceux qui ont tout perdu à cause de la crise économique, il se fait embaucher comme « débardeur » aux halles, ou comme « homme-sandwich ».

Tirage argentique original, juin 1929
Auteur non identifié



La revue *XXI*, lancée en 2008, est fondée uniquement sur des reportages, mise en page dans une maquette soignée, avec des illustrations inédites. Elle propose de grands articles qui s'appuient sur des enquêtes de terrain, en France et dans le monde entier. Cette formule rencontre le goût du public pour un type d'information plus original.

XXI, *Les évaporés du Japon*, n°6, printemps 2009. Illustrations de Gérard Dubois
© XXI, 2009

VOIR L'INTÉGRALITÉ DE L'ENTRETIEN AVEC PATRICK DE SAINT-EXUPÉRY



REPORTERS SUR LE FRONT



Ce soir, 10 août 1937, p. 8

Gerda Taro © International Center of Photography/Magnum Photos

Voir, photographier, raconter la guerre : le travail de reporter de guerre est à haut risque. Flirtant avec le danger, le correspondant de guerre doit être au plus près des conflits pour parler avec les combattants, rencontrer les civils, comprendre la stratégie des militaires mais aussi la vie sur le front. Comment ne pas prendre position pour un camp ou pour l'autre ? Comment rendre compte des crimes sans banaliser l'horreur ?

« Couvrir une guerre, cela signifie se rendre sur des lieux ravagés par le chaos, la destruction et la mort, dans l'espoir de témoigner. »

MARIE COLVIN, correspondante du Times, morte le 22 février 2012 en Syrie

Gerda Taro a couvert la guerre d'Espagne tout comme Robert Capa et Chim, deux des fondateurs de la future agence Magnum : ses photographies prennent position en montrant la résistance des Républicains face aux Franquistes. Gerda Taro meurt à l'âge de 26 ans, écrasée par un char. Ses derniers clichés sont publiés après sa mort dans *Ce soir*.



VOIR L'INTÉGRALITÉ DE L'ENTRETIEN AVEC MÉMONA HINTERMANN-AFFEJEE

« Si vos photos ne sont pas assez bonnes, c'est que vous n'êtes pas assez près. »
ROBERT CAPA

En 1914 comme en 1939, le gouvernement contrôle la presse : tout ce qui a trait aux combats ou décrit le moral de l'arrière est censuré. Les espaces laissés en blanc indiquent des articles qui ont été censurés ou « caviardés ». Des lecteurs critiquent la propagande diffusée par les journaux, le « bourrage de crâne », qui n'en demeure pas moins un phénomène influent dans tous les pays belligérants.



Le Matin, 3 décembre 1916, n° 11968

Le *Franc-Tireur* est un journal clandestin publié par des résistants pendant la Seconde guerre mondiale. Ce numéro de 1944 publie une photographie de maquisards à visage découvert : ce type d'image contribue à transformer en héros ceux qui s'engagent dans la Résistance.

« Le seul fait de l'existence de journaux clandestins prouve la Résistance. Chacun d'eux suppose l'existence de centaines d'hommes et de femmes qui montrent un mépris total de la mort. »

Défense de la France, 5 juillet 1943, n°35

« Mensuel malgré la Gestapo et la Milice. Organe du Mouvement de la Libération Nationale »

Le Franc-Tireur, 1er mars 1944, n° 29



Tous journalistes ?

Les journalistes constituent un groupe de professionnels très divers : journaliste politique, grand reporter, journaliste de mode, journaliste sportif, photographe, chroniqueur, cameraman... Le métier n'est reconnu par la loi qu'en 1935. Être journaliste, c'est avoir une carte de presse, obéir à un code déontologique (préservé le secret des sources, respecter la vérité, ne pas user de méthodes déloyales, défendre la liberté d'information...), et c'est aussi accepter de risquer sa vie, mais aussi la prison.

« La société n'a pas besoin de journaux. Ce dont nous avons besoin, c'est du journalisme. »

CLAY SHIRKY (1964-), journaliste américain



Libération, 20-21 août 2005, n° 7552 © Libération, 2005

Aujourd'hui, les journalistes professionnels sont soupçonnés de complicité avec le monde politique ou économique et semblent discrédités aux yeux de l'opinion publique. Parallèlement, les téléphones mobiles et le web font potentiellement de chaque citoyen le spectateur et le chroniqueur de l'événement. Faut-il craindre pour cela la disparition de la profession de journaliste ou son élargissement à des cercles d'« amateurs » ?

Chroniqueur judiciaire, grand reporter, feuilletoniste, Gaston Leroux incarne le journaliste toujours en quête d'un scoop, à l'image de son héros, Rouletabille. Il écrit dans *Le Matin* du 1^{er} février 1901 : « Le reporter (...) assiste aux existences les plus éclatantes et suit les événements les plus prodigieux. Nul comme lui n'a la joie de vivre, puisque nul comme lui n'a la joie de voir ! Ah !

Vivre ! Voir : savoir voir et faire voir. Le reporter regarde pour le monde : il est la lorgnette du monde ! »



Carte de presse judiciaire parisienne de Gaston Leroux, 8 février 1894

« La leçon d'une enquête C'est tout un système à changer dans nos colonies africaines »

D'après *La magistrale enquête faite dans l'Afrique noire française* par M. Albert Londres

À l'image d'Albert Londres au regard corrosif sur la société, le journaliste porte « la plume dans la plaie », il dénonce, il s'engage. Pourtant, Balzac, dans sa *Monographie de la presse parisienne*, indiquait en 1842 : « Il y a, dans les événements humains, une force supérieure que la discussion, que le bavardage de l'homme – imprimé ou



Le Petit Parisien, 17 novembre 1928, n° 18890

non – ne peut enrayer. » Une plume, un regard et du courage peuvent-ils changer le monde ?